

Philippe TOUCHET, Professeur de Philosophie en Premières Supérieures,
Lycée Gustave Monod Enghien-les-Bains.

Cours interactif de philosophie en visioconférence proposé aux partenaires du
Projet *Europe, Éducation, École* le 16 octobre 2014, de 10h à 12h.

Diffusion en direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

Diffusion en différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Programme 2014 – 2015 : <http://www.coin-philos.net/eee.14-15.prog.php>

Cours classés : http://www.coin-philos.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

« Penser la conscience à partir du travail. »
Travail et aliénation humaine.

1^{er} heure : Conscience, travail et aliénation.

S'il doit être mis fin à la philosophie – au bénéfice des sciences positives d'une part, et de la pratique d'autre part, on est cependant frappé de voir que c'est cependant un philosophe Marx, qui propose et produit cette épreuve suprême [et applicable y compris à lui-même] Qu'un philosophe se propose le dépassement de la philosophie, ce n'est pas là chose entièrement nouvelle. Pascal, Nietzsche, entre autres, ont proposé cette démarche. Ce qui nous semble entièrement nouveau, c'est qu'il ne s'agit plus ici d'un *dépassement* de la philosophie par la pensée, au sens où l'on devrait trouver, au cœur des représentations de la conscience, des formes de savoir plus vraies et plus réelles (la foi, l'amour ou la sensibilité) telles que la pensée pourrait encore les saisir par l'action de la conscience, mais d'un *déplacement* de la vérité hors du champ de la conscience. C'est la réalité matérielle des formes de la production, c'est-à-dire des formes du travail, qui va permettre de penser la vérité de l'homme. En ce sens, on ne doit pas dire que le marxisme instaure une nouvelle philosophie matérialiste, mais un matérialisme qui supprime la philosophie en l'expliquant : la conscience n'est plus pensée à partir de son propre discours, mais à partir des formes que prend la production matérielle de l'homme conscient, c'est à dire la réalisation de ses besoins.

Car l'homme conscient – et donc le philosophe - est un homme qui, avant même de penser, doit d'abord assurer sa vie naturelle ; et cela, il ne peut le faire que dans des conditions déterminées, vivant à une certaine époque, qui l'inscrit dans des rapports de production et d'échange spécifiques.[1] Comme le disait déjà Feuerbach, on ne pense pas de la même manière dans un taudis ou dans un palais.

Pour autant, on ne doit pas non plus interpréter cette thèse de Marx comme un strict économisme –d'ailleurs, on s'interdirait alors de comprendre la critique virulente que Marx va faire de l'économie politique dans le texte des *Manuscrits* – et plus tard dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* – car l'économisme consisterait à dire que la conscience des individus est strictement déterminée par l'état des rapports de production, considérés comme une seconde nature [le marxisme n'est pas un naturalisme].

En réalité, les rapports de production ne sont pas des états, mais sont produits par un travail, sont le résultat de l'activité des hommes en tant qu'ils réalisent et manifestent – mais sous une forme aliénée - leur propre monde. Tout ce qui est humain est travaillé, c'est-à-dire amené à l'existence par une pratique concrète de modification de nature, et une socialisation de cette production[2]. L'économie elle-même, c'est-à-dire la forme que prend la division du travail et les échanges, est donc le produit d'une pratique humaine, et, en tant que telle, elle résulte d'une histoire concrète, et engendre une histoire.

De même donc que l'homme produit l'économie comme le devenir de son activité sociale de production, de même la conscience théorique est le reflet des

formes que prend ce travail de l'homme sur lui-même.[3] Le philosophe est donc une figure aliénée, non de l'état économique de celui qui pense, du philosophe, mais de l'état présent de l'humanité en tant que son existence concrète est le produit historique de son travail.

La conséquence de cette remarque est la suivante : l'aliénation de l'homme – et la forme théorique que prend cette aliénation dans la philosophie, n'est pas le produit d'un état aliéné de l'humanité – ou d'une nature aliénée de la conscience humaine – mais est le produit historique – donc provisoire – d'une forme de travail des hommes pour eux-mêmes, une manière pour les hommes de produire socialement l'homme et sa conscience. De ce point de vue, on peut signaler la façon assez lumineuse dont Henri Lefebvre résume ce matérialisme dans le *Matérialisme dialectique* :

« La matérialisme cherche à rendre à la pensée sa force active, celle qu'elle avait avant la séparation de la conscience et du travail, lorsqu'elle était directement liée à la pratique ».[4]

Le matérialisme est un retour de la conscience dans le champ du travail, c'est-à-dire dans la pratique sociale en tant qu'elle est l'origine de toutes les formes de créations humaines.

2ème heure : commentaire du texte sur l'argent.

« *L'argent* en possédant la *qualité* de tout acheter, en possédant la qualité de s'approprier tous les objets est donc *l'objet* comme possession éminente. L'universalité de sa *qualité* est la toute-puissance de son essence. Il passe donc pour tout-puissant... L'argent est *l'entremetteur* entre le besoin et l'objet, entre la vie et le moyen de subsistance de l'homme. Mais ce qui sert de médiateur à ma vie sert aussi de médiateur à l'existence des autres hommes pour moi. Pour moi, l'argent, c'est l'autre homme (...)

Ce qui grâce à *l'argent* est pour moi, ce que je peux payer, c'est-à-dire ce que l'argent peut acheter, je le suis moi-même, moi le possesseur de l'argent. Ma force est tout aussi grande qu'est la force de l'argent. Les qualités de l'argent sont mes qualités et mes forces essentielles – à moi son possesseur. Ce que je suis et ce que je *peux* n'est donc nullement déterminé par mon individualité. *Je suis laid*, mais je peux m'acheter *la plus belle* femme. Donc je ne suis pas *laid*, car l'effet de la *laideur*, sa force repoussante, est annulé par l'argent. De par mon individualité, je suis perclus[5], mais l'argent me procure vingt-quatre jambes ; je ne suis donc pas perclus ; je suis un homme mauvais, malhonnête, sans conscience, sans esprit, mais l'argent est vénéré, donc aussi son possesseur ; l'argent est le bien suprême, donc son possesseur est bon. L'argent m'évite en outre la peine d'être malhonnête ; on me présume donc honnête ; je suis *sans esprit*, mais l'argent est *l'esprit réel* de toutes choses, comment son possesseur pourrait-il ne pas avoir d'esprit ? De plus, il peut acheter les gens spirituels et celui qui possède la puissance sur les gens d'esprit n'est-il pas plus spirituel que l'homme d'esprit ? Moi qui par l'argent peux *tout* ce à quoi aspire un cœur humain, ne suis-je pas en possession de tous les pouvoirs humains ? Donc mon argent ne transforme-t-il pas toutes mes impuissances en leur contraire ? (...)

Si l'argent est le lien qui me lie à la vie humaine, à la société, à la nature et à l'homme, l'argent n'est-il pas le lien de tous les liens ? Ne peut-il pas dénouer et nouer tous les liens ? N'est-il pas non plus de ce fait le moyen universel de séparation? (...)

La perversion et la confusion de toutes les qualités humaines et naturelles, la fraternisation des impossibilités – la force divine – de l'argent sont impliquées dans son essence en tant qu'essence générique aliénée, aliénante et s'aliénant, des hommes. Il est la puissance aliénée de l'humanité. »

Marx, *Manuscrit de 1844*, Garnier Flammarion, 209/210

[1] Cf. *Idéologie allemande*, in *Marx, Philosophie*, opus cité, p. 307-308 : « Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leur représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et des rapports qui y correspondent, y compris les formes les plus larges que ceux-ci peuvent prendre. La conscience ne peut jamais être autre chose que l'être conscient [1] et l'être des hommes est leur processus de vie réel. »

[2] Cf. *Ibidem*, p. 306 : « On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existences, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même.

La façon dont les hommes produisent leurs moyens d'existence, dépend d'abord de la nature des moyens d'existence déjà donnés et qu'il leur faut reproduire. Il ne faut pas considérer ce mode de production de ce seul point de vue, à savoir qu'il est la reproduction de l'existence physique des individus. Il représente au contraire déjà un mode déterminé de l'activité de ces individus, une façon déterminée de manifester leur vie, un mode de vie déterminé. La façon dont les individus manifestent leur vie reflète très exactement ce qu'ils sont. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent qu'avec la façon dont ils le produisent. Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production. »

[3] Cf. Henri Lefebvre, *Le matérialisme dialectique*, Puf Quadrige, Paris, 1990, p. 63 : « Le mode de production de la vie est un mode de vie des individus. Les individus sont comme ils produisent leur vie ».

[4] Cf. Henri Lefebvre, *Ibidem*, p. 66.

[5] Perclus : paralysé, impotent.